

Anouar al-Sadate, À la recherche d'une identité: extrait sur la guerre des Six jours

Légende: Dans ses Mémoires, le président égyptien Anouar al-Sadate rappelle les circonstances de l'attaque israélienne du 5 juin 1967 et décrit la réaction dépitée des autorités civiles et militaires égyptiennes.

Source: AL-SADATE, Anouar. À la recherche d'une identité, Histoire de ma vie. Paris: Fayard, 1978. 490 p. ISBN 2-213-00582-6. pp. 253-257.

Copyright: "A la recherche d'une identité, histoire de ma vie"
de Anouar El-Sadate
(c) Librairie Arthème Fayard, 1978

URL:
http://www.cvce.eu/obj/anouar_al_sadate_a_la_recherche_d_une_identite_extrait_sur_la_guerre_des_six_jours-fr-38dabb72-cb6f-4211-b6da-d2fe68b2492c.html

Date de dernière mise à jour: 22/11/2016



[...]

Le même jour, Nasser annonça qu'Israël nous attaquerait le samedi, le dimanche ou, au plus tard, le lundi 5 juin. Entre-temps, il y avait eu changement de gouvernement en Israël : un gouvernement de coalition avait été formé, avec Moshe Dayan comme ministre de la Défense. Avec Levi Eshkol, et Lyndon Johnson, Dayan s'était livré à une opération de « camouflages » délibérée : il voulait faire croire aux Arabes qu'Israël n'avait pas l'intention de faire la guerre ; mais la situation était beaucoup trop manifeste pour que cette tentative de diversion pût avoir le moindre succès.

Le jour même de la catastrophe, le 5 juin, j'appris que le plan qui avait été avalisé par Nasser avait été totalement modifié par Amer après coup. Cette erreur-là, elle aussi, apparut presque immédiatement à l'évidence, attendu que les Israéliens se trouvèrent à même d'occuper Al-Arish le soir même, alors qu'ils en avaient été incapables en 1956, année où nos forces étaient beaucoup plus réduites qu'en 1967.

Lundi 5 juin, Amer, accompagné de tous les commandants d'unités, prit un avion et alla faire un tour d'inspection dans le Sinaï. Il était normal que, pendant que le commandant en chef se trouvait dans les aires, on ordonnât à toutes les batteries de fusées antiaériennes SAM de suspendre leur tir : et ce fut précisément pendant ce temps qu'Israël attaqua toutes nos bases aériennes militaires et détruisit tous nos avions au sol. On peut donc affirmer que la guerre a commencé et s'est achevée pendant qu'Amer se trouvait dans les airs.

Comment ai-je appris le désastre? Comment l'ai-je « reçu »? Le matin du 5 juin, j'appris par radio qu'Israël avait lancé sa première attaque, et ma première pensée fut : « Eh bien, ils vont recevoir une leçon qu'ils n'oublieront jamais. » J'étais parfaitement rassuré et confiant, de sorte que je pris tout mon temps pour me raser, me changer et me rendre au quartier général. Je m'y trouvais lorsque le plan de guerre avait été dressé et ma confiance dans la victoire était inébranlable : notre équipement était plus que suffisant et le plan plus que parfait. J'arrivai au quartier général autour de onze heures. La voiture de l'ambassadeur d'U.R.S.S. se trouvait devant la mienne : je pensai qu'il était venu nous féliciter. « Quelles nouvelles? » demandai-je à quelques officiers qui se trouvaient là. Ils me répondirent que nous avions déjà abattu quarante appareils ennemis. « Splendide! » m'écriai-je.

Lorsque je pénétrai dans le bureau d'Amer, il était debout au milieu de la pièce, regardant autour de lui d'un œil distrait. Lorsque je lui dis bonjour, il ne parut pas m'avoir entendu. Je répétais : « Bonjour! », mais il lui fallut près d'une minute pour me rendre mon salut. Je me rendis compte alors que quelque chose clochait. Je demandai des précisions aux personnes présentes et j'appris que nos forces aériennes avaient été complètement détruites au sol.

Un moment plus tard, Nasser fit son apparition. Amer, cette fois, cessa de se cantonner dans le silence ; il se mit à parler abondamment pour rejeter toute la responsabilité de ce qui s'était produit sur les Etats-Unis. Selon lui, c'était l'aviation américaine et non pas l'aviation israélienne qui nous avait porté ce coup. Nasser répondit :

« Je ne suis pas disposé à croire cela. Je ne ferai aucune déclaration officielle disant que les Etats-Unis nous ont attaqués avant que l'on m'ait fait voir un seul avion portant les couleurs américaines. »

A ce moment, la position de Nasser à cet égard était tout à fait ferme et inflexible. Mais quand il se rendit compte de l'étendue du désastre, il changea d'avis et il fit une déclaration pour accuser les Etats-Unis d'avoir attaqué l'Egypte, ce qui était une manière de se couvrir, à usage strictement domestique.

Il faut aussi signaler un autre incident assez curieux qui se produisit ce jour infortuné ; il illustre la réaction d'Amer. A la minute même où il atterrit et où on l'informa du désastre, Amer convoqua l'ambassadeur de l'Union soviétique pour lui demander d'obtenir un cessez-le-feu, bien que la guerre eût commencé exactement une heure plus tôt. Voilà pourquoi la voiture de l'ambassadeur d'U.R.S.S. se trouvait devant le quartier général des forces armées le matin du 5 juin...

Que pouvais-je faire? Je me bornai à rentrer chez moi et à y rester pendant plusieurs jours, en fait jusqu'au 9 juin, date à laquelle Nasser devait s'adresser à la nation, par radio et par télévision, à 7 heures du soir. Mais bien que cantonné chez moi, je restais en contact constant avec Amer et Nasser. Ainsi, le soir du 5 juin, j'appelai Amer, qui me dit d'un ton sec et irritable que les Israéliens avaient atteint Al-Arish et s'en étaient emparés. C'en était trop ; je ne savais plus que faire. J'avais l'habitude de marcher, de faire à peu près quatre kilomètres chaque jour, mais pendant les jours qui suivirent le 5 juin, je ne sais plus quelle distance j'ai parcourue à pied. Je marchais, marchais, marchais, perdant tout sens du temps et de la distance. Peut-être ai-je parcouru ainsi dix kilomètres par jour, peut-être moins... je ne sais. J'étais comme étourdi, incapable de m'orienter dans le temps et dans l'espace.

J'étais encore plus abasourdi et consterné de voir des foules en provenance de la province d'Al-Tahrir qui, entassées dans de grands camions, se dirigeaient vers Le Caire en empruntant la grande route des Pyramides, et marchaient en « compagnies », chantant, dansant et applaudissant les bulletins de victoire fallacieux que leur transmettaient, heure après heure, les moyens de communication de masse.

Le fait que ces pauvres gens pussent se réjouir d'une victoire imaginaire - qu'ils se *réjouissent* de ce qui, en fait, était une *défaite* - me remplissait de compassion et de pitié et m'inspirait une haine profonde pour tous ceux qui les avaient trompés et avaient trompé l'Égypte dans son ensemble. En regardant ces cortèges de victoire, authentiques bien que fallacieux, j'aurais voulu avoir une crise cardiaque comme celle que j'avais eue en 1960 ; j'aurais aimé mourir avant de voir ces braves gens s'éveiller à la réalité et apprendre que la victoire qu'on leur avait « vendue » était en fait un affreux désastre.

Le 7 juin, j'appelais Nasser chez lui. Il s'y trouvait en effet, en train d'étudier les rapports sur la façon dont se déroulaient les combats, que lui avait soumis le commandement de l'armée. A vrai dire, j'en fus stupéfait. Pourquoi Nasser n'avait-il pas pris personnellement la tête de l'armée dès le 5 juin? Nous avions perdu notre aviation, c'est vrai : mais nous aurions pu effectuer une retraite stratégique et nous installer sur une ligne de défense passant par les cols du Sinaï. Pourquoi n'avait-il élevé aucune objection lorsque Amer avait donné à nos troupes l'ordre de se retirer à l'ouest du canal de Suez? Il n'était pas possible, de cette manière-là, d'effectuer une retraite convenable. Quiconque a la moindre connaissance en matière militaire sait qu'un ordre de retraite doit d'abord passer par le chef des opérations, lequel dresse lui-même le plan et le calendrier de cette retraite, après quoi il les transmet aux commandants des différentes unités, de manière que chaque unité puisse organiser sa propre retraite en accord avec le plan général. Or rien de pareil n'avait eu lieu. L'ordre de retraite donné par Amer était, en fait, un ordre de suicide.

[...]